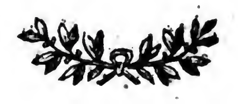
LA VENGEANCE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, ET EN VERS;

PAR M. DUMANIANT.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français de la rue de Richelieu, le 26 Novembre 1791.





A PARIS,
De l'Imprimerie de CAILLEAU, Libraire-Imprimeur, rue Gallande, No. 64.

M. DCC. XCII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALONZO.	*M. Talma.*
ZANGA*.	*M. Valois.*
D. CARLOS.	*M. S. Clair.*
D. GUSMAN.	*M. Chevalier.*
ROSANORE.	*Mlle Désgarcins.*
ALZAIDE.	*Mlle. Vallerie.*

* Zanga est en costume Africain, ainsi qu'Alzaïde.

La Scène est à Barcelone.

PRÉFACE.

J'ÉTAIS fort jeune, lorſque, ſans autre deſſein que celui d'amuſer mes loiſirs, je mis en Vers *la Vengeance*, Tragédie du Docteur Young. Dans un voyage que je fis en Allemagne, un Imprimeur qui entendait fort peu le Français, trouva mon ouvrage ſuperbe, en fit une belle édition, & m'en remit un exemplaire. Pluſieurs années après, cet exemplaire tomba entre les mains d'un de mes amis, qui, ſans être, à beaucoup près, de l'avis de l'Imprimeur Allemand, crut cependant que ſi je voulois refaire en entier les deux premiers Actes, & refondre les trois autres, que cette Tragédie pourrait réuſſir. Comme mon ami avait envie de jouer le rôle de Zanga, il me preſſa beaucoup d'entreprendre un travail qui n'avait nul attrait pour moi; & ce fut, je le jure, une affaire de complaiſance. Mon ami m'indiqua une Scène d'Othello, dont je pourrais faire uſage au quatrième Acte. La ſituation était la même dans les deux Pièces; & comme une partie de cette Scène avait été miſe en Vers par le Traducteur, M. De La Place; je ne fis pas de difficulté de copier deux ou trois

petites tirades, qui cadraient à merveille à la ſituation. Perſonne ne s'eſt apperçu de ce plagiat, puiſque perſonne ne me l'a reproché; mais je ne m'accuſe pas moins de cette pécadille littéraire. Les Vers que j'ai empruntés ſont ſans doute les meilleurs de cette Pièce; pour qu'on ne me les attribue point, j'ai eu la délicateſſe de les guillemeter.

Cette Tragédie, à la lecture, avait fait plaiſir aux Acteurs; les perſonnes qui avaient aſſiſté aux répétitions, en eſpéraient beaucoup. On y trouvait de l'intérêt, des développemens heureux, une action bien conduite, une marche ſimple & rapide. Le rôle de Zanga paraiſſait avoir une couleur tragique. Le Public & les Journaliſtes ont bien trouvé une partie de tout cela dans la Pièce; mais ils ont remarqué, avec raiſon, qu'il règne une certaine monotonie dans les ſituations des premiers Actes. Aucune Scène ne réveille l'attention des Spectateurs. Zanga cherche à ſe venger d'Alonzo, & il réuſſit dans tout ce qu'il entreprend. Ses pièges ſont tiſſus peut-être avec adreſſe; mais ce n'était pas aſſez pour faire plaiſir au Théâtre: il fallait qu'il eût des difficultés à vaincre, qu'il tombât dans l'embarras, pour ſe relever avec plus de force. Cette faute eſt d'Young; mais c'eſt la

mienne de l'avoir imitée. Personne, avant la Représentation, ne m'a fait faire une remarque aussi simple; & un Auteur est si content, lorsqu'au moment d'être joué, l'on n'exige point de lui de ces corrections difficiles, qui peuvent retarder le moment de ses pénibles jouissances! Les applaudissemens des Acteurs semblent présager ceux du Public, & rien n'est plus trompeur que ces suffrages des Comédiens. Une fois identifiés avec leurs rôles, ils les aiment, ils ne voyent qu'eux; & le grand jour de la Représentation dissipe bien souvent & les illusions de l'un & les espérances des autres.

Il ne m'eût peut-être pas été impossible de corriger ce qu'il y a de trop défectueux dans cette Tragédie Je me fusse peut-être occupé de ce travail, si l'on n'allait pas donner au même Théâtre Othello, par M. Ducis. C'est dans cette Pièce qu'Young avait puisé le sujet de la sienne, plus régulier que Sakespéare; il a négligé des beautés que M. Ducis aura sçu transporter sur notre Scène. Il aura mis dans sa Tragédie ce qui manque à la mienne. Il aura fait ce que j'aurais dû faire sans doute, si comme lui j'étais né Poëte; si comme lui, je savais donner aux grandes passions ce langage brûlant qui leur convient. Je me suis essayé dans un genre qui m'est absolument étranger,

& je dois me trouver heureux d'avoir au moins obtenu un ſuccès d'eſtime. J'aime à en rapporter la gloire à mes Camarades. C'eſt à leur zèle & à leurs talents que je dois ſans doute les applaudiſſemens qu'a reçus cette Tragédie.





LA VENGEANCE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÉNE PREMIERE.

ZANGA, ALZAIDE.

ZANGA *entre vivement, suivi d'Alzaïde.*

LAISSE-MOI, c'eſt en vain que tu veux arracher
Un ſecret qu'à jamais j'ai juré de cacher ;
Tu fatigues mon cœur par ta plainte importune,
Partage mon amour, & non mon infortune :
Laiſſe-moi, laiſſe-moi.

ALZAÏDE.

Non, je lis dans tes yeux

Des mouvemens divers, des transports furieux,
Tu souffres, je le vois : ton ame déchirée,
Au plus grand désespoir paraît être livrée.
Tu ne m'aimes donc point, & le plus tendre amour
Hélas! n'a-t-il point droit au plus léger retour?
Moi qui, de t'adorer, fais mon unique étude,
Crains-tu de m'avouer ta sombre inquiétude?
Craindrais-tu d'épancher tes chagrins dans mon cœur?
Ne puis-je partager, ni calmer ta douleur?
Esclave comme toi dans cette fière Espagne,
De ta captivité si je suis la compagne,
Si j'ai sçu quelquefois adoucir tes malheurs,
Cesse de refuser ce secret à mes pleurs.....
Tu frémis? Tes regards me glacent d'épouvante!
Ah! rassure, Zanga, ta femme & ton amante.

ZANGA.

Tu pleures, Alzaïde; hé bien! écoute-moi:
Connais mon désespoir, tremble, pâlis d'effroi.
J'abhorre Alonzo,

ALZAÏDE.

Ciel!

ZANGA.

Dans la nuit du silence,
Renferme ce secret d'où dépend ma vengeance,
D'où dépendent mes jours.

ALZAÏDE.

Mais il fut ton ami,
Ton protecteur, ton maître,

ZANGA.

Il eſt mon ennemi.
C'eſt ce monſtre, c'eſt lui dont la main meurtrière
De mon père à mes yeux termina la carrière;
C'eſt lui qui m'a couvert & d'opprobre & de ſang,
Et c'eſt lui dont ce bras ne put percer le flanc,
Lorſque, chargé de fers, réduit à l'eſclavage,
Il ne me laiſſa plus qu'une inutile rage.

ALZAÏDE.

Modère ce tranſport, de grace, écoute-moi.

ZANGA.

Aujourd'hui vil eſclave, autrefois je fus roi:
Je languis dans les fers, j'ai brillé ſur le trône;
Alonzo me ravit mon ſceptre & ma couronne:
Depuis que ce héros (il l'eſt, il m'a vaincu),
M'a réduit à l'opprobre, un luſtre eſt révolu.
J'étais bien jeune alors, mon vainqueur & mon maître
Ignore mon ſecret & quel rang m'a vu naître;
Et lorſqu'il m'abaiſſait juſques à le ſervir,
Ce ſuperbe Eſpagnol n'a pas cru m'avilir.
Un jour, ô jour affreux! ſouvenir que j'abhorre,
Jour de mon déshonneur! ah! j'en frémis encore,
Par un ſoufflet, ô ciel! il oſa m'outrager.
Par cent coups de poignards j'aurais pu me venger;
Mais ſon ſang eſt trop peu pour laver cette offenſe,
Il faut des coups plus grands pour remplir ma vengeance.
En vain pour effacer cet affront de mon cœur,
Alonzo chaque jour me traite avec douceur,

Le tems qui détruit tout n'affaiblit point ma rage;
Chaque inſtant me rappelle un ſi ſanglant outrage;
Si je le laiſſe vivre, & ſi, ſans expirer,
J'ai ſouffert tous les maux que l'on peut endurer,
C'eſt que je veux pouvoir, au gré de mon envie,
Lui ravir, par mes coups, cent fois plus que la vie;
Et s'il ſe peut, malgré ma juſte inimitié,
Le voir enfin réduit à me faire pitié.

ALZAÏDE.

D'une vaine fureur tu feras la victime;
Un affront impuni tient toujours lieu de crime;
Et crois-tu que ce cœur ſoit fait pour le ſouffrir?
Que peux-tu, cher époux?

ZANGA.

Me venger & mourir.
Cet inſtant ſouhaité, je le vois qui s'avance.
Je vais donc te goûter, plaiſir de la vengeance,
Délice des grands cœurs, ſeul bien qui m'eſt reſté.
Cet heureux Alonzo, ce vainqueur déteſté,
A trop laſſé mes yeux par l'éclat de ſa gloire;
Le Ciel ſemble à ſon char enchaîner la victoire,
Et ma haine inutile a trop long-temps gémi
Des odieux ſuccès d'un ſuperbe ennemi.
Il eſt tems de punir ſa tranquille arrogance,
Et ſon bonheur finit lorſque le mien commence.

ALZAÏDE.

Quels complots formes-tu?

ZANGA.

Son ſort eſt dans mes mains,
Son ame m'eſt connue & mes coups ſont certains.
J'ai cherché tous les maux qui tourmentent la vie,
Nul ne peut égaler la noire jalouſie;
Exempte de remords, aveugle & ſans pitié,
Elle outrage l'amour ainſi que l'amitié,
Tout lui devient ſuſpect, tout ſe change en offenſe;
Crédule en ſon courroux, extrême en ſa vengeance,
Le mortel qu'elle égare au comble du malheur
Reſſent tous les tourmens, a l'enfer dans ſon cœur.

ALZAÏDE.

Hé bien!

ZAUGA.

Cet Alonzo que je hais, que j'admire,
Eprouve les accès de ce honteux délire.
Dans dè vagues ſoupçons, ſans ceſſe enveloppé,
Son cœur cherche le coup dout il ſera frappé.
Epoux de Rozanore, il doute de ſa flamme,
Et les jaloux tranſports qu'il renferme en ſon ame,
N'attendent qu'un objet qui les faſſe éclater.
C'eſt un lion fougueux tout prêt à s'irriter,
Un rival dans la tombe excitait ſa colère:
Ce rival reparaît: Vois s'il faut que j'eſpère.

ALZAÏDE.

Quoi! Carlos?.....

ZANGA.

Languiſſait dans la captivité,

Rosanore par moi lui rend la liberté.
Il revient en ce jour. Cependant il ignore
Que l'ingrat Alonzo lui ravit Rosanore.
Juge de sa fureur; & prévois le courroux
Où va s'abandonner un soupçonneux époux.
Puissent ces deux rivaux, si constans à me nuire,
Pour venger mes malheurs, l'un l'autre se détruire.

ALZAÏDE,

Ah! tu me fais frémir! cruel, que tentes-tu?
La vengeance en ton cœur éteint donc la vertu?
Si tu hais Alonzo, montre-toi magnanime,
Combats-le, sois vainqueur, mais triomphe sans crime.

ZANGA.

Pour combler mes souhaits, je n'ai qu'un seul moyen;
Il a flétri mon cœur, je veux briser le sien.
La vengeance remplit mon ame toute entière,
Serait-il malheureux s'il perdait la lumière;
S'ils étaient en péril, je défendrais ses jours.
Mais je prétends qu'il vive & qu'il souffre toujours.
Tes discours importuns, ta tendresse empressée
Ont du fond de mon cœur arraché ma pensée;
Je ne m'en répens point, je me fie à ta foi;
Ce n'est point des conseils que j'exige de toi,
Ferme dans mes projets j'ordonne le silence.
On vient: c'est Rosanore; évite sa présence.

SCENE II.

ROZANORE, ZANGA.

ROSANORE,

Hé bien! mon cher Zanga, parlez, qu'avez-vous sçu?

ZANGA.

Dom Carlos n'est point mort comme on l'a répandu.
J'en appris dès hier la nouvelle certaine,
Et votre or, par mes mains, vient de briser sa chaîne.
Comme un captif obscur à Tunis arrêté,
J'ai pu facilement conclure le Traité
Qui vous rend un héros qu'un sort contraire accable,
Et qui, sans vous encor, serait plus déplorable.
Fier dans son infortune, il n'a point réclamé
Les soins, ni les secours de ceux qui l'ont aimé;
De son nom, de son rang il faisoit un mystère;
Un cœur tel que le sien sait souffrir & se taire.
Votre époux, comme vous, avait pleuré sa mort,
Un soldat Africain me confia son sort;
Je vous en instruisis, & votre ame sensible,
Pour délivrer Carlos, ne vit rien d'impossible.

ROSANORE.

Il était malheureux, j'ai dû le secourir;
Mais, Zanga, gardez-vous de jamais découvrir
Ce que l'humanité m'ordonna d'entreprendre.
A ma main autrefois Carlos osa prétendre;

Riche alors, dans mon père il avait un appui;
Et ce cœur, que le Ciel n'avait point fait pour lui,
Voyait, avec effroi, s'avancer la journée
Où j'allais aux autels, victime infortunée,
Abjurant un amour qui fait tout mon bonheur,
Prononcer des fermens qui me glaçaient d'horreur.
Carlos partit soudain pour commander l'armée;
Je respirai pour lors.... Bientôt la renommée
Nous apprit sa défaite; & qu'un noble trépas
Avait tranché ses jours au milieu des combats.
J'adorais Alonzo; mais je cachais ma flame.
Lui-même il renfermait, dans le fond de son ame,
Des feux que ses regards m'avaient souvent appris.
Il m'aimait sans oser en attendre le prix.
Fidèle à l'amitié, sa bouche toujours pure
Ne se permit jamais ni plainte ni murmure.
Il parlait de Carlos, me vantait ses vertus,
Il cherchait chaque jour à vaincre mes refus:
J'admirais les efforts de sa vertu sublime,
Et mon amour pour lui s'accrut de mon estime.
Quand la mort de Carlos fut connue en ces lieux,
Son chagrin, sa douleur frappèrent tous les yeux.
Il le regrette encor; souvent, d'un ton farouche,
Le nom de son ami s'échape de sa bouche.
Il frémit, il se taît; son regard consterné
S'immagine le voir du tombeau ramené,
L'accuser, à grands cris, dans sa fureur jalouse,
Et lui redemander la main de son épouse.

Ah ! ſauvons à ſon cœur, encor mal affermi,
Le retour imprévu d'un malheureux ami,
De qui le ſeul aſpect lui ferait un reproche.
Des murs de Barcelonne, empêchez qu'il n'approche.
Les deſtins contre lui ſemblèrent conjurés,
Ses malheurs furent grands, mais ils ſont réparés.
Ma fortune a ſuffi pour recouvrer ſes pertes;
Avec indifférence il les avait ſouffertes.
Dédaignant les ſecours, les ſoins de l'amitié,
Son cœur de mes bienfaits ſeroit humilié.
Qu'il ignore toujours un ſi faible ſervice.
Qu'il m'accuſe, s'il veut, de haine ou d'injuſtice;
C'eſt au cœur d'Alonzo que mon amour prétend,
Et c'eſt de ſon bonheur que tout le mien dépend.

ZANGA.

Je crains que Dom Carlos ne trompe votre attente.
Il ne ſait point vos nœuds; ſon ame impatiente
Déjà preſſe un retour par vous trop redouté.
Je connais ſa vertu, ſa générоſité,
Il ne pourra blâmer l'époux qui vous poſsède,
Et taira ſa douleur dans un mal ſans remède.

ROSANORE.

Qu'importe ſa douleur, ſa plainte, ou ſon courroux:
Si je tremble en ce jour, ah ! c'eſt pour mon époux.
Par un chagrin profond ſon ame eſt dévorée;
L'amitié fut pour lui ſi ſainte & ſi ſacrée,
Qu'il lui ſacrifiait tous les vœux de ſon cœur,
Il va ſe reprocher juſques à ſon bonheur:

Le voici... Du chagrin, dans ses regards plus sombres;
De momens en momens s'épaississent les ombres.

SCENE III.

ALONZO, ROSANORE, ZANGA.

ALONZO, *à part, au fond du Théâtre.*

Rosanore! ah! grands dieux!

ROSANORE.

Alonzo, quel chagrin
Paraît à mon aspect oppresser votre sein?
Suis-je de vos ennuis la cause involontaire?
Hélas! ai-je cessé, cher époux, de vous plaire.

ALONZO.

Vous, Rosanore? ah! Ciel!... vous ne l'avez pas cru.
Ce feu qui me dévore, à chaque instant accru,
Ne pourra plus finir que par mon trépas même.
On n'aimera jamais autant que je vous aime.

ROSANORE.

Mais pourquoi ces soupirs, ces regards interdits,
Garants sûrs des tourments qui troublent vos esprits.
Pourquoi, si vous m'aimez, ravir à ma tendresse
Le plaisir de calmer la douleur qui vous presse?
Entre deux cœurs unis par d'aussi doux liens,
Tout doit être commun & les maux & les biens;

Ne

Ne m'outragez donc plus par un cruel silence,
La preuve de l'amour est dans la confiance.

ALONZO.

Mon malheur est pour moi : loin de le confier,
Je me fais, par devoir, l'effort de l'oublier.
Je saurai surmonter cette douleur amère,
Que vous partageriez, si vous m'étiez moins chère.

ROSANORE.

Jusques dans ses erreurs je respecte un époux,
Je ne vous presse plus : du moins souvenez-vous,
Si vos ennuis secrets vous assiègent encore,
Qu'il vous reste un refuge au cœur de Rosanore,
Que vous y trouverez l'indulgente amitié,
Et les soins consolants d'une tendre pitié.

SCENE IV.

ZANGA, ALONZO.

ALONZO, *à lui-même les quatre premiers Vers.*

O DOULEUR ! ô tourment qui consume ma vie !
Ne trouble plus mon ame, affreuse jalousie !
Vainement je rejette un odieux soupçon,
Il s'attache à mon cœur & trouble ma raison.....
Cher Zanga, la sçais-tu, cette horrible nouvelle ?
De la nuit du trépas, la fortune rappelle

L'ami que j'ai pleuré, que ma foi put trahir,
Et qu'un sort inhumain me condamne à haïr.
Carlos respire, il vient : Regarde cette lettre,
Qu'à l'instant de sa part on vient de me remettre.
Chaque mot m'a glacé ; rempli d'un sombre effroi,
Je ne me connais plus, tout change autour de moi.
Une soudaine horreur de mon ame s'empare :
J'éprouve les transports d'une fureur barbare.
Il aime Rosanore ; il veut à son retour,
Recevoir de ma main l'objet de son amour.
Le perfide ! à ce point il m'offense, il m'outrage !
Qu'il tremble !... ah ! malheureux, où t'emporte ta rage ?
Quand tu lui ravis tout, tu l'oses menacer !
C'est lui qui de son sein devra te repousser.
Ami perfide, ingrat, & rival sanguinaire,
De quel front pourras-tu soutenir sa colère ?

ZANGA.

Ah ! Seigneur, reprimez ces funestes transports.

ALONZO.

Et comment étouffer le cri de mes remords ?
Puis-je imposer silence à ce cœur qui murmure,
Qui gémit d'un forfait, qui frémit d'une injure.
Tour-à-tour repentant, tour-à-tour furieux,
Sans cesse combattu par de contraires vœux,
Sans desir, sans espoir, tout m'afflige ou m'irrite.
L'abîme est sous mes pieds, & je m'y précipite.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. CARLOS, ZANGA.

D. CARLOS.

OUI, je veux lui parler, oui, je veux le confondre,
A mon juste courroux que pourra-t-il répondre?
Dans le premier moment, une morne stupeur
Avait glacé mes sens, suspendait ma fureur;
On m'annonçait en vain cette nouvelle horrible,
Et mon cœur révolté la jugeait impossible.
L'ingrat! sans s'éclaircir de mon sort rigoureux,
Sur le bruit que la mort avait fermé mes yeux,
Bruit, que sa trahison accréditait peut-être,
Tant il appréhendait de me voir reparaître,
Sans donner une larme à mon destin affreux,
M'outrageant au cercueil, précipite ses nœuds.
L'ingrat!.... & je l'aimais! .... dans ma douleur profonde,
Seul, au fond d'un cachot, abandonné du monde,
Cachant mon nom, mon rang, pour tromper la rigueur,
Et l'âpre avidité d'un insolent vainqueur;
Je me disais souvent, malgré mon sort funeste,
« Je n'ai pas tout perdu quand mon ami me reste;

« Il ſoupçonne ſans doute un ſilence forcé ;
» Il conſerve un dépôt qu'en ſes mains j'ai laiſſé ;
» Son cœur veille pour moi, ſon amitié fidelle,
» A l'objet de mes vœux ſans ceſſe me rappelle ».
Et c'eſt lui, juſte Ciel, dont le bras inhumain
Des plus ſenſibles coups vient déchirer mon ſein.
Cet affront inoui, paſſant toute croyance,
Reſte à jamais pour moi ſans nom & ſans vengeance.

ZANGA, (*à part*).

Reprimons des fureurs dont l'éclat indiſcret,
En trompant mon eſpoir, peut nuire à mon projet.
(*Haut*)
Cet ami malheureux que votre bouche accuſe,
Au fond de votre cœur trouverait ſon excuſe.
Si vous pouviez ſavoir par quel enchaînement
Les deſtins ont conduit ce triſte événement :
Il aimait Roſanore, il avait ſu lui plaire ;
Mais il cachait ſa flamme ; & ſa vertu ſevère
De la ſainte amitié ſuivant toujours les loix,
Lui faiſait un devoir de reſpecter vos droits.
Lorſque le bruit public apprit votre infortune,
Sa douleur ſe joignit à la douleur commune ;
Et s'il montra ſes feux juſques alors cachés,
S'il contracta l'hymen que vous lui reprochez,
C'eſt qu'il le put ſans crime, & qu'enfin Roſanore
Allait être livrée au mortel qu'elle abhorre,
Au Duc de Fienza, ce rival déteſté,
Que vos ſoins, votre amour avaient ſeuls écarté.

N'allez point, accablant un ami qui vous aime,
Ajouter le reproche à ſon remords extrême ;
Rappellez-vous ces tems où ſon cœur généreux
Se faiſait un bonheur de prévenir vos vœux,
Rien n'altérait alors votre amitié conſtante,
Il vous ſacrifiait juſques à ſon amante,
Et jamais cependant il ne fit contre vous
Eclater ni regret, ni plainte, ni courroux.
Vous perdez Roſanore ; un ami la poſsède,
Loin de la regretter, que votre cœur la cède,
Faites-vous un devoir de la néceſſité,
Ne vous laiſſez pas vaincre en généroſité,
De la tendre amitié goutez encor les charmes ;
Contre un Rival ſi cher, que vos pleurs ſoient vos armes,
Revoyez Roſanore ; en ceſſant de l'aimer,
Montrez-lui qu'elle doit au moins vous eſtimer,
Et gardez-vous, Seigneur, croyez-en ma prudence,
D'éprouver le beſoin d'une juſte vengeance ;
C'eſt un tourment affreux ; on le chaſſe, il renaît,
Et peut vous déchirer quand il eſt ſatisfait.

D. CARLOS.

La voix de la raiſon ſur moi n'a plus d'empire ;
Je me ſuis déjà dit tout ce qu'on peut ſe dire.
Je me rappelle en vain ſes ſoins & ſes ſecours,
Qu'autrefois en Afrique il a ſauvé mes jours,
Et pour atténuer le courroux qui m'anime,
J'oppoſe ſes vertus & ſon prétendu crime ;
Mais l'amour qu'on outrage en eſt plus furieux,

Devant lui tout rival est toujours odieux,
Il n'entend plus la voix de l'amitié fidelle,
Er brise ses liens s'il devient jaloux d'elle;
Je le sens aux transports dont je suis enflammé;
Je déteste Alonzo, l'ingrat! il est aimé.
Je puis supporter tout, hors cette idée horrible.
Voir mon rival heureux, l'effort est impossible.

SCENE II.

D. CARLOS, ZANGA, ALONZO.

D. CARLOS.

JUSTE Ciel! le voici.

ZANGA, *bas à D. Carlos.*

Modérez-vous, Seigneur.

D. CARLOS.

Je sens à son aspect s'accroître ma fureur.

ZANGA, *à Alonzo.*

Seigneur.

ALONZO.

Retire-toi.

ZANGA.

Consultez la prudence,
Et pour son infortune ayez de l'indulgence.

ALONZO.

Laisse-nous.

SCENE III.

D. CARLOS, ALONZO.

D. CARLOS.

Oses-tu te montrer à mes yeux ?
Est-ce pour m'insulter que tu viens en ces lieux ?
Ton cœur s'est-il flatté que Carlos, sans courage,
Souffrît la trahison, supportât un outrage ?

ALONZO.

Je m'étais attendu, Carlos, à ton courroux ;
Je n'opposerai rien à tes transports jaloux.
Tout ce que je dirais t'irriterait encore.
Tu hais, tu dois haïr l'époux de Rosanore ;
Laisse éclater ici ta haine & ta fureur,
La vengeance devient un besoin pour ton cœur,
Et je viens te l'offrir, satisfais ton envie.

D. CARLOS.

Tu m'ôtas le bonheur, tu veux m'ôter la vie,
Mais le sort peut tromper l'espoir qui te séduit,
Ce bras comme le tien, par la rage conduit,
Saura te disputer une horrible victoire. (*Il tire son épée*).
Traître, défends tes jours, & prends soin de ta gloire.

ALONZO.

Frappe, voilà mon cœur.

D. CARLOS.

Tu te défends bien mieux,

Ingrat ! quand tu parois sans défense à mes yeux.

ALONZO.

Arrache-moi le jour & termine ma peine.

D. CARLOS.

Qui, moi, t'assassiner ?

ALONZO.

Fais donc taire ta haine,
Elle m'accable trop ; tu seras plus humain,
Carlos, en m'enfonçant un poignard dans le sein ;
Ce cœur désespéré que le remords accable,
S'il t'était mieux connu paraîtrait moins coupable.
Oui, souffrant tous les maux qu'un mortel peut souffrir,
Je serais trop heureux si je pouvais mourir.
Hélas ! n'ajoute point, au tourment qui m'oppresse.
De ton inimitié la fureur vengeresse ;
Console-moi, Carlos, d'avoir fait ton malheur ;
Rends-moi ta confiance, ou perce-moi le cœur.

D. CARLOS.

Ah ! cruel Alonzo !

ALONZO.

Ton ame est inflexible !

D. CARLOS.

Qu'exiges-tu de moi ?

ALONZO.

Sans doute l'impossible ?
Tu me hais ?

D. CARLOS.

Plût au Ciel !

ALONZO.

Fais cesser mes tourmens

Mon ſort dépend d'un mot, prononce, je l'attends.

D. CARLOS.

Embraſſe ton ami.

ALONZO.

Je ſens couler tes larmes.

D. CARLOS.

Si pour un cœur aigri la vengeance a des charmes,
A ce cruel eſpoir s'il peut s'abandonner,
Je ſens qu'il eſt plus doux encor de pardonner.

ALONZO.

Quoi ! tu ne me hais plus ?

D. CARLOS.

Mes plaintes, ma colère,
Ma haîne, mes tranſports, tout fut involontaire.
Ah ! puiſſé-je abjurer cet amour furieux
Qui troublait ma raiſon & faſcinait mes yeux ;
Quand tu vis adoré dans les bras d'une épouſe,
Quels étaient donc les droits que ma fureur jalouſe
Avec tant de courroux prétendait réclamer ?
Roſanore jamais daignât-elle m'aimer ?
C'eſt toi qu'elle a choiſi, toi ſeul a ſçu lui plaire.
Quand je pus l'obtenir de la main de ſon père,
Te vis-je, t'élançant entre l'autel & moi,
Venir me diſputer cet objet de ta foi ?
Contre un rival haï, cachant ta jalouſie,
Tu me ſacrifias le bonheur de ta vie ;
Et je t'imputerais les caprices du ſort ?
Mes droits devinrent nuls, on publia ma mort.

Quand je pourrais encor former cette hyménée,
Voudrais-je qu'une épouse, à gémir condamnée,
Serrât avec horreur ce lien détesté?
Ah! que n'ai-je plutôt connu la vérité.
J'aurais, dans sa naissance, étouffé cette flame,
Qui, malgré mes efforts, s'irrite dans mon ame.
Ami, tu vois mon cœur, mon destin est affreux;
Mais si je te suis cher, je suis moins malheureux.

ALONZO, *dans le plus grand trouble.*

Qui, moi ne plus t'aimer? Si j'en étais capable....
Quelque soit la rigueur du sort qui nous accable,
Le nœud qui nous unit ne sera point rompu.
Laissons gémir l'amour. Carlos! le croirais-tu:
Ah! combien j'en rougis, pardonne cet outrage,
Quand j'appris ton retour une jalouse rage
Allait armer ma main pour te percer le cœur.
Ce discours, je le vois, te fait frémir d'horreur...
Voilà quel est l'amour & son fatal délire.
Hélas! dans tes regards les miens n'osent plus lire,
J'y trouverois la haine, & je suis loin de toi
Cacher mon désespoir, ma honte & mon effroi.

SCENE IV.

D. CARLOS, *seul.*

Nous sommes l'un & l'autre également à plaindre,
Epoux heureux, aimé, je lui parais à craindre.

Je connais ses tourmens, & je dois les finir;
Mon amour est coupable & je veux les bannir.
(*Tirant un Portrait de son sein*).
O toi que j'adorai, que j'idolâtre encore,
Sors enfin de mon cœur fatale Rosanore;
Cesse de l'abreuver d'un poison dangereux,
Image trop chérie ôte-toi de mes yeux:
Eh! pourrais-je jamais, t'ôtant de ma pensée,
Perdre le souvenir d'une flame insensée.
La raison le commande; eh! que peut son secours
Contre un trait qu'elle éloigne & qui revient toujours.
Le voici cet objet pour moi trop redoutable:
Que je souffre.

SCENE V.

ROSANORE, D. CARLOS.

ROSANORE.

Seigneur.

D. CARLOS, (*à part*).

Sa présence m'accable.

ROSANORE.

Je cherchais Alonzo.

D. CARLOS, (*à part*).

Je demeure interdit.

ROSANORE.

On vient de m'allarmer par un cruel récit.

On dit qu'à mon époux imputant vos disgraces,
Contre lui votre bouche éclatait en menaces.
Tremblante d'un courroux qu'il n'a point mérité,
Redoutant des deux parts une égale fierté.....

D. CARLOS.

Rassurez-vous, Madame, & n'ayez plus de crainte,
Ma voix s'est pu permettre une indiscrète plainte;
Mais hélas! quel mortel, lorsqu'il perd le bonheur,
Sait toujours renfermer ses chagrins dans son cœur.
D'un vain ressentiment je n'ai pas été maître.
Honteux de ce transport que j'ai trop fait paraître,
J'en demande l'oubli, Madame, à vos genoux;
Vous ne m'entendrez plus accuser votre époux:
Vous l'avez préféré, vous l'avez dû sans doute.
Quelques soient les regrets que son bonheur me coûte,
Je lui pardonne tout, je veux encor l'aimer;
Mais contre moi du moins n'allez pas vous armer
D'une sévérité qui me serait affreuse.
Accordez à mon sort la pitié généreuse
Qu'on ne peut refuser à des infortunés,
Qu'à gémir sans espoir le Ciel a condamnés.

ROSANOEE.

De mon émotion je ne peux me défendre;
Mon cœur se sent touché d'une plainte si tendre.
Devez-vous réclamer une indigne pitié,
Nous vous offrons, Seigneur, les soins de l'amitié.
Alonzo vous chérit, je partage moi-même
Les nobles sentimens d'un ami qui vous aime.

Privé de vous, en proie à des tourmens affreux,
Vous manquiez à son ame, il n'était point heureux.
Lorsque le Ciel enfin vous rend à sa tendresse,
Ne lui montrez jamais cette froideur qui blesse;
Cachez-lui ce chagrin qui dans vos yeux paraît;
Il serait trop à plaindre, il s'en accuserait.
Vous n'avez point, Seigneur, de reproche à lui faire.
Et si vous éprouviez encor de la colère:
Hélas! pour éviter les maux que je prévoi,
Epargnez votre ami, ne haïssez que moi.

D. CARLOS.

De la haine pour vous...... Vous savez trop, Madame,
Qu'un sentiment plus tendre occupe seul mon ame;
Que mon cœur...... Pardonnez ces indiscrets aveux;
Je ne prétendais pas vous parler de mes feux:
C'est la dernière fois que Carlos vous offense;
Rien ne peut le sauver qu'une éternelle absence.
Hélas! quand je fuirais au bout de l'Univers,
Vous seriez toujours là, j'y porterais vos fers:
Mais pour vaincre un amour qui malgré moi s'augmente,
Il n'est aucun effort que ma vertu ne tente.
C'est peu de m'éloigner, & je prétends bannir
Tout ce qui m'offrirait un cruel souvenir.

(*Prenant le Portrait*).

Voilà le seul trésor qui, dans mon esclavage,
Consolait mes ennuis, soutenait mon courage:
Hélas! je m'enivrais du plaisir de le voir;
Il faisait mon bonheur, il fait mon désespoir.

Recevez-le, Madame, & pussé-je de même
Commander à mon cœur d'oublier qu'il vous aime.
(*Rosanore prend le Portrait*).

SCENE VI.

ALONZO, ROSANORE, D. CARLOS.

ALONZO (*qui du fond a vu prendre le Portrait*).

CIEL! que vois-je?

ROSANORE.

Calmez vos esprits éperdus.

D. CARLOS.

Fuyez-moi, par pitié. Je ne me connais plus.

ROSANORE.

J'apperçois mon époux.

D. CARLOS, *en voulant fuir.*

Sa vue est un reproche.

ALONZO, *le retenant.*

D'où vient que mon ami s'éloigne à mon aproche?

ROSANORE.

Seigneur, il veut nous fuir, il doute de nos cœurs.

D. CARLOS.

Non, je n'en doute pas : laissez-moi mes malheurs.

ROSANORE.

Il vous aime, Alonzo, vos ames se ressemblent:
Et lorsque les destins en ce jour vous rassemblent,

Lorſque par un retour que pourſuivaient vos vœux,
De la tendre amitié vous reſſerrez les nœuds,
N'allez point l'un & l'autre, à l'amertume en proie,
De ces momens heureux empoiſonner la joie.

SCENE VII.

ALONZO, D. CARLOS.

ALONZO.

QUOI ! tu veux nous quitter ?

D. CARLOS.

Ah ! tu ne conçois pas
L'excès de mon amour, mon trouble, mes combats ;
Fidèle à l'amitié, mais de l'amour victime,
Son funeſte aſcendant me ſubjugue & m'opprime.
Je m'arrache le cœur en quittant ce ſéjour ;
J'y laiſſe mon ami, mais j'y laiſſe l'amour.
J'irai dans les haſards où m'appelle la gloire,
Perdre enfin de mes feux l'importune mémoire.
S'ils viennent quelquefois m'agiter en ſecret,
S'ils peuvent me coûter encor quelque regret,
Je n'aurai pas dumoins, dans mon malheur extrême,
A trembler d'un reproche, à rougir de moi-même.
L'honneur peut conſoler des pertes de l'amour ;
Mais quand on perd l'honneur, il faut perdre le jour.

(Il ſort).

SCENE VIII.

ALONZO, *seul.*

Ne puis-je surmonter ma honteuse faiblesse?
Voilà donc cet ami que j'outrage sans cesse.
Quand il m'ouvre son cœur, mon esprit combattu
Ose lui reprocher jusques à sa vertu.
S'il me cachait ses feux, ma lâche défiance
Irait interpréter ses regards, son silence.
L'amour ne marche-t-il qu'escorté du soupçon?
En vain à mon secours j'appelle ma raison.
Ah! Dieux, qu'ai-je cru voir.... aux mains de mon épouse
Carlos.... Chassons l'erreur de ma fureur jalouse....
S'ils étaient de concert.... s'ils me trompaient tous deux...
Ce cœur né violent.... Que dis-tu, malheureux?
Peux-tu t'abandonner à ta rage insensée?
Repousse loin de toi cette horrible pensée;
Ou, pour ne pas te rendre à jamais odieux,
Sçache la dérober du moins à tous les yeux.

Fin du deuxième Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZANGA, *seul.*

ESPOIR depuis long-tems étranger à mon cœur,
Tu reviens dans mes sens répandre ta douceur.
Que ton retour me plaît ! je prens un nouvel être ;
L'Univers à mes yeux semble à présent renaître.
Ce cœur qu'avaient flétri l'opprobre & les malheurs,
Voit donc se dissiper la nuit de ses douleurs.
O vous qui m'entendez, ombres que je révère,
Esprits de mes ayeux & mânes de mon père,
Héros infortunés, morts dans l'oppression,
Victimes des fureurs & de l'ambition,
Partagez les transports dont mon cœur est la proie ;
Ranimez-vous encor aux accens de ma joie !
Ce grand jour luit enfin où ma juste fureur
Se repaîtra des maux d'un superbe vainqueur.



SCENE II.

ZANGA, ALZAIDE.

ZANGA.

A MES prospérités, si ton cœur s'intéresse,
Partage mon bonheur, partage mon ivresse,
Tout rit à mes desirs, tout seconde mes vœux.
Les fers qui m'accablaient ne me sont plus affreux;
L'espoir les rend légers, mon ame se relève,
Des jours de mon malheur le cours si long s'achève.
Malgré ma prévoyance, il faut te l'avouer,
J'ai vu tous mes projets sur le point d'échouer.
Dom Carlos s'éloignait; un heureux artifice
Empêche qu'aujourd'hui son dessein s'accomplisse.
J'ai su pour quelque tems différer son départ;
Tout paraît me servir, & jusques au hazard.
Un portrait de Carlos trouvé par aventure,
D'un soupçonneux époux a confirmé l'injure;
Et ma main avec art a tracé ce billet,
Où Carlos, au papier, confiant son secret,
Adresse à Rosanore & sa reconnaissance
Et ses desirs brûlans & son impatience.
Alonzo semble aussi seconder mes desseins:
Cette lettre est déjà tombée entre ses mains.
J'ai vu cet Espagnol, si grand, si redoutable,
Au milieu des combats toujours inébranlable,

Qui ſemblait défier l'inconſtance du ſort,
Qui bravait les dangers & volait à la mort,
Je l'ai vu treſſaillir, dans ſa fureur jalouſe,
A l'aſpect de la lettre écrite à ſon épouſe;
Je l'ai vu tour à tour ſoupirer & pâlir,
Se plaindre, menacer, s'éloigner, revenir;
Et j'ai vu dans ſes ſens s'élever un orage
Précurſeur des excès où montera ſa rage.

ALZAÏDE.

Renonce à ces complots, Zanga, reviens à toi,
Prévois tous tes dangers, & cède à mon effroi.

ZANGA, *d'un air menaçant.*

Quels diſcours! mais on vient. Obéis en ſilence,
Ou crains d'être à ton tour l'objet de ma vengeance.

SCENE III.

ALONZO, ZANGA.

Alonzo s'avance lentement, une Lettre à la main, & paraiſſant violemment agité.

ZANGA (*à part*).

HÉ BIEN! le voilà donc, cet arrogant vainqueur,
Qui ſe laiſſe dompter ainſi par la douleur.

ALONZO.

Cette lettre cruelle.... Ah! je lui fais injure,
Son ame vertueuſe ignore l'impoſture.

Elle en est incapable ; & mon cœur combattu,
Rejette un vil soupçon que dément sa vertu.

ZANGA, (*à part.*)

Il doute.

ALONZO.

Malheureux, dans ta douleur extrême,
Tu cherches des raisons pour te tromper toi-même,
Ah ! ce fatal écrit, ces noirs pressentimens,
Ce trouble involontaire & ces frémissemens,
Témoignages trop sûrs des maux que je redoute,
M'ôtent jusqu'à l'espoir & la douceur du doute.
Voyant Zanga.
Que personne en ces lieux ne puisse pénétrer.

ZANGA.

Nous sommes seuls, Seigneur. Je vous vois soupirer.
Quel chagrin !... Vos regards me glacent d'épouvante.

ALONZO.

Si tu m'aimes toujours d'une amitié confiante,
Je vais remplir ton cœur d'amertume & d'effroi.

ZANGA.

Seigneur, qui vous aima jamais autant que moi.

ALONZO.

Viens, que mon cœur pressé dans le tien se soulage.
L'excès de mes malheurs surpasse mon courage.
J'ai besoin d'un ami.

ZANGA.

Vous me faites trembler.
Quel chagrin si pressant; Seigneur, peut vous troubler ?

ALONZO.

Le plus affreux de tous. La honte eſt mon partage.
Ah ! Roſanore...

ZANGA.

Eh bien !

ALONZO.

Eh bien ! elle m'outrage.
Roſanore eſt perfide.

ZANGA.

Elle a pu vous trahir !
Ciel ! de ce crime affreux vous me voyez frémir.
Se peut-il ?

ALONZO, *lui donnant la main.*

Lis, ami, ces affreux caractères
D'un odieux forfait cruels dépoſitaires,
Que mes regards tremblans ne ſçauraient parcourir,
Et dont l'aſpect me tue.

ZANGA, *en liſant la lettre, montre la plus vive émotion, & la déchire.*

Ainſi puiſſe périr
Ce qui peut affliger votre ame généreuſe.

ALONZO.

Ah ! pourquoi déchirer cette lettre odieuſe ?

ZANGA.

N'y penſez plus ; Seigneur, n'en croyez point vos yeux,
D'un ſoupçon mal fondé témoins injurieux.

ALONZO.

Non, j'en crois trop les tiens & tes vives allarmes,
Je ne m'abuſe point, je vois couler tes larmes.

Innocente ou coupable, une femme, Seigneur,
Se venge des soupçons qui blessent son honneur.
Ses parens sont puissans, vous vous perdez.

ALONZO.

N'importe,
L'incertitude encor sur le reste l'emporte.
Il faut m'en délivrer; & son poids accablant
Est plus cruel encor, est plus désespérant.

ZANGA.

J'ai voulu vous cacher ces odieux mystères.
Ah! que n'ai-je point fait?

ALONZO.

Que tu me désespères.

ZANGA.

De ce fatal hymen les nœuds précipités
M'engageaient à voiler d'affreuses vérités;
Je donnerais mon sang, pour qu'il vous fût possible
De n'être point instruit de cette trame horrible.

ALONZO.

Ah! daignes m'éclaircir.

ZANGA.

Je crains votre fureur:
Comment soutiendrez-vous cet horrible malheur?

ALONZO.

En homme........ Romps enfin ce funeste silence.

ZANGA.

Vous l'ordonnez?..... je cède à votre impatience.
Long-tems avant l'hymen qui cause mes regrets,

Un soir, il m'en souvient, Carlos vint au palais.
J'y commandais la garde à la première porte,
Je le vis arriver sans bruit & sans escorte.
Je viens voir Alonzo par l'ordre exprès du Roi,
Me dit-il,

ALONZO.

L'imposteur,

ZANGA.

De grace, écoutez-moi.
L'heure, le tems, le lieu, son trouble, sa contrainte
Jettent dans mon esprit je ne sçais quelle crainte:
J'observe & suis ses pas, une femme soudain
L'aborde: il paraissait l'entendre avec dédain.
J'approche lentement vers la voix qui me guide;
Je distinguai ces mots: « Vas, tu n'es qu'un perfide;
» Quoi! Carlos que j'aimais ne revoit ce séjour,
» Qu'afin de m'annoncer qu'il me hait sans retour;
» Quand tu me ravis tout, que l'Univers ignore
» Que tu fus en secret l'époux de Rosanore.

ALONZO, *tombant dans un fauteuil.*

Ah! grands Dieux!

ZANGA.

Elle ajoute: Et quand je perds ton cœur,
Epargne au moins ma gloire & laisse-moi l'honneur.
Bientôt un prompt départ de ce séjour l'exile,
Son trépas publié rend votre hymen facile,
Il tombe dans les fers; votre épouse en secret
Ose, en le rachetant, couronner son forfait.

Il revient en ces lieux, votre bonheur l'irrite,
Son billet vous a dit le crime qu'il médite.
Et quand vous connaiſſez leurs lâches atentats,
Par votre ſeul mépris puniſſez des ingrats.

ALONZO.

Les cruels !

ZANGA, *à part.*

Le poiſon s'eſt gliſſé dans ſes veines;
Je compte mes plaiſirs par ſes mortelles peines.
(*Haut*).
Dans quel état, ô Ciel ! mon maître, je vous vois.
Ceſſez de m'accabler, revenez à ma voix.
Ouvrez les yeux au jour & rendez-moi la vie,
Ou de votre trépas ma mort ſera ſuivie.

ALONZO.

Elle était tout pour moi. Gloire, honneur, amitié;
Pour lui plaire, Zanga, j'avais tout oublié.
Dans l'Univers entier je ne voyais plus qu'elle.
J'exiſtais pour l'aimer, l'adorer...... L'infidelle !
Pour prix de tant d'amour, me tromper, me trahir !
Mais mon cœur qui s'indigne apprend à la haïr,
Et l'amour dans ce cœur n'eſt plus que de la rage;
Sers ma fureur, ami, viens venger mon outrage.....
Cher Zanga, je pourrais..... Quel horrible deſſein ?
Quoi je pourrais percer & déchirer ſon ſein !.......
J'éteindrais à jamais ces yeux où l'amour même
S'arme ſi doucement de ſon pouvoir ſuprême......
Que ne me laiſſais tu par pitié mon erreur;
Je me croyais aimé, c'était tout pour mon cœur.

Je ſuis trompé, trahi, que l'ingrate périſſe.

ZANGA.

De grace, calmez-vous.

ALONZO.

Crois-tu que je le puiſſe?
Perfide! tu mourras! ô lâche & vil Carlos!
Devais-je d'un ami redouter ces complots?
Mais non, ta trahiſon n'a plus rien qui t'étonne,
Au crime ſans remords ton ame s'abandonne.
Je conſervai tes jours, tu veux mon déshonneur;
Mais je te ravirai le prix de ta noirceur.
Toi qui m'aime, vas, cours, attaque l'infidelle,
Et qu'il perde une vie honteuſe & criminelle.

ZANGA.

Quoi! Seigneur......

ALONZO.

Obéis: je le veux, où mon bras,
En déchirant ſon cœur, punit ſes attentats.
Ne me réplique rien, ſauve au moins à ton maître
L'affront de ſe ſouiller par le trépas d'un traître.

ZANGA.

Dieux! quel ordre cruel!

ALONZO.

Que loin de tous les yeux
Sa complice bientôt ſoit conduite en ces lieux.
L'accabler, l'outrager aura pour moi des charmes.
Non, non, plus de pitié, je m'attends à ſes larmes.
Souvent lorſqu'il nous plonge un poignard dans le ſein,
Ce ſexe à nos regards affecte un front ſerein;

Tout lui devient facile & la plainte & l'adresse,
Il trompe avec audace, il rampe avec bassesse;
Mais son art séducteur ne peut m'en imposer,
Pour punir son forfait je pourrai tout oser.
L'ingrate, elle verra si ma jalouse rage
Sçait feindre lâchement & dédaigner l'outrage.
Elle apprendra trop tard qu'un cœur tel que le mien
Est aussi fier que tendre & ne pardonne rien.

SCENE IV.

ZANGA, *seul.*

MON bonheur à la fin surpasse mon attente,
Mais quel est ce bonheur? quelle idée accablante!
Mon cœur est déchiré, mon esprit combattu:
Nécessité cruelle, à quoi me réduis-tu?
Fourbe, traître, je rampe au sein de l'infamie.
O mon ame, à quel point es-tu donc avilie?
Faits pour l'homme nourri dans l'opprobre & l'horreur,
Ces complots autrefois n'entraient point dans mon cœur:
Ah! je méconnaissais & la feinte & le crime;
Des plus affreux forfaits je roule dans l'abîme.
D'un Guerrier, d'un Soldat est-ce donc là l'emploi?
Moi, le fils d'Abdalla, qui, né pour être Roi,
Faisais d'un peuple fier l'espérance & la gloire,
Moi, dont le bras souvent enchaîna la victoire.....
Mais je suis avili, je me vis outrager;
La vengeance est permise & je cours me venger.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ROSANORE, *seul.*

MON époux ne vient point ? je ne sçais, malgré moi
Je sens mon cœur ému rempli d'un sombre effroi.
Mais, qu'ai-je à redouter ? d'où naissent mes allarmes ?
Je devrais être heureuse & je verse des larmes.
Un noir pressentiment agite mon esprit ;
Le trouble d'Alonzo me glace & m'interdit.
Il se taît, se contraint, il frémit, il soupire.
Il veut me parler seul..... Eh ! qu'a-t-il à me dire ?
Quel important secret ? A-t-il quelque chagrin ?
Qu'il vienne sans tarder le verser dans mon sein.
Ses malheurs sont les miens. Ah ! sans me faire outrage,
L'ingrat peut-il douter que je ne les partage.

SCENE II.

ALZAIDE, ROSANORE.

ALZAÏDE.

J'ACCOURS vers vous, Madame,

ROSANORE.

Au nom de l'amitié,

Des peines de mon cœur daigne prendre pitié,
Alonzo dans ce lieu m'ordonne de me rendre.
Il ne vient point, je tremble.......

ALZAÏDE.

Ah! n'allez pas l'attendre,
Il en est tems, fuyez.

ROSANORE.

Craindrait-il pour ses jours?
Ses dangers sont les miens, je vole à son secours.

ALZAÏDE.

Je ne puis plus garder un coupable silence:
De votre époux, Madame, évitez la présence;
Ne vous exposez point à ses transports jaloux.

ROSANORE.

Qu'entends-je? Juste Ciel! Alonzo! mon époux?
Lui, jaloux, se peut-il? cette ame généreuse
Aurait pu soupçonner?..... Vérité trop affreuse!
J'entrevois d'un coup-d'œil l'horreur de mon destin.
Voilà donc le sujet de ce morne chagrin?
C'est ce cruel secret qu'il cachait à ma flâme;
Mais ce vice honteux n'est pas né dans son âme:
Quelqu'un l'aura séduit; quelque lâche imposteur
Par d'odieux rapports aura surpris son cœur.
Comment se peut trouver ce vice impardonnable,
Parmi tant de vertus qui le rendent aimable?
Ah! comme il les ternit. Oui, je veux qu'en ce jour
La haine & le mépris remplacent mon amour.
Je ne vois plus en lui qu'un ingrat que j'abhorre,

Qu'un monstre!... Qu'ai-je dit? ... Hélas! je l'aime encore.
Mais je crois trop, sans doute, une fausse terreur,
Et je cours de sa bouche apprendre mon malheur.

ALZAÏDE.

Ah! Madame, arrêtez, dût le Ciel en colère
Me punir à l'instant, apprenez ce mystère.

ROSANORE.

Que me veux-tu?

SCENE III.

ALZAIDE, ROSANORE, ALONZO.

ALONZO, *à Alzaïde.*

SORTEZ & gardez qu'en ces lieux
Nul mortel ne hasarde un regard curieux.

ALZAÏDE, *à Rosanore.*

Ah! tremblez!

ROSANORE.

Va, mon cœur n'a pas de défiance.

ALZAÏDE.

Si vous saviez ....

ALONZO.

Sortez.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

ROSANORE, ALONZO.

ALONZO, *encore éloigné.*

JE frémis, je balance.
Hélas! en la voyant je sens que dans mon cœur
Mon amour malgré moi commande à ma fureur;
Mais je dois me venger, c'est l'honneur qui l'ordonne.
Frappons.... A ce seul mot je tremble, je frissonne;
Mais qui peut m'arrêter, d'où naîtrait mon effroi?
Allons!.... Dieu! quel regard elle a jetté sur moi.
Je ne sçais où je suis.

ROSANORE.

Seigneur, d'où vient ce trouble
Qu'en vain vous déguisez, que chaqu'instant redouble?
Hélas! depuis longtems il semble qu'à regret
Votre cœur me dérobe un pénible secret.
Seigneur, révélez-moi ce funeste mystère;
Est-il rien arrivé que vous deviez me taire?
Quelque rapport perfide, en venant jusqu'à vous,
Aurait-il pu troubler le cœur de mon époux?
La noire inquiétude en vos regards est peinte.
Vous craignez de parler! Pourquoi cette contrainte?

ALONZO, *hors de lui.*

Non, je ne dois jamais me séparer de toi.
Cette main que je serre, eh bien! elle est à moi,

A moi ſeul : Quel moment ! que j'y trouve de charmes.
Et nul autre jamais....

ROSANORE.

Hé ! quoi, Seigneur, des larmes ?

ALONZO.

Eſt-ce trop de mes pleurs & de quelques ſoupirs,
Pour te bien exprimer mon amour, mes deſirs ?
Le déſordre où je ſuis.... Ah ! pardonnez, Madame,
Votre aſpect tour-à-tour me déchire & m'enflamme ;
Je ſens, anéanti par tout ce que je voi,
Que ma faible raiſon ne règne plus ſur moi.
Mon œil en même tems ébloui de tes charmes,
Te contemple, t'admire & verſe encor des larmes.
Dis, où les as-tu pris ces attraits ſi touchans,
Qui portent & le trouble & l'amour dans mes ſens ?
Je te vois Roſanore, en voyant ce que j'aime
J'oublie & mes projets & ma gloire & moi-même.
Mon eſprit égaré ne forme plus de vœux.
Pardonne.... Je ſuccombe à ce déſordre affreux.
Ciel ! éteins mon amour, ou rends moi mon courage.

ROSANORE.

Qu'entends-je ? Juſte Ciel ! Quel étonnant langage !
Je n'en puis revenir. Vous m'effrayez, Seigneur.
Quel contraſte odieux d'amour & de fureur ?
Rompez, rompez enfin ce funeſte ſilence :
N'ai-je donc plus de droits à votre confiance ?
Parlez, cher Alonzo, vos ſecrets ſont mon bien.
Ah ! que dois-je augurer ? Vous ne répondez rien.

Que

Que veut dire, Seigneur, cet air morne & farouche?

ALONZO, *d'un air ſombre.*

Dis, eſt-ce que mon ſort t'intéreſſe & te touche?

ROSANORE.

Eſt-ce vous que j'entends? Quand mon cœur affligé
Cherche à calmer le trouble où le votre eſt plongé.
« (*) Je trouve un homme ingrat, injuſte & qui m'ou-
» trage!
» Ah! regarde les pleurs qui mouillent mon viſage;
» Tu détournes la vue & repouſſes ma main,
» Des ſanglots malgré toi s'échappent de ton ſein.
» Mon Alonzo gémit? ô mortelle allarmes!
» Malheureuſe! & c'eſt moi qui fais couler ſes larmes!
» Je ne lis dans ſes yeux que le trouble & l'horreur;
» Les miens ne trouvent plus le chemin de ſon cœur.
» Explique-moi mon crime, ou ma douleur m'accable.

ALONZO.

» Plus tu veux l'ignorer, plus je te crois coupable;
» Après tant de ſermens & de devoirs trahis,
» Pouvais-tu te flatter de les voir impunis?
» Tu me crus donc bien lâche & digne de ma honte?
» Ma vengeance en ce jour ne peut être aſſez prompte;
» Et je ne puis trop tôt punir tous tes forfaits.

ROSANORE.

» Des forfaits? moi! mon cœur ne les connut jamais.

(*) Les Vers guillemettés dans cet Acte ſont tirés de la Tragédie d'Othello, traduites par M. de la Place.

» Tu m'accuses pourtant, je vois sur ton visage
» Tous les traits de l'amour obscurcis par ta rage.
» Tu m'accables, ingrat, de noms injurieux;
» La mort & la fureur sont peintes dans tes yeux.
» Si tu m'aimas jamais, prends pitié de ma peine;
» Dis-moi du moins par où j'ai mérité ta haine?
» Ah! dusses-tu rougir d'avoir pu m'accuser,
» Je t'aime trop, cruel, pour ne pas t'excuser.
» Et quelque soit l'effet du courroux qui t'anime,
» Je n'en redoute rien si je connais mon crime.

ALONZO.

» Tu le veux! d'un seul mot je te vais accabler,
» Confondre ton audace & te faire trembler.

SCENE V.

ROSANORE, ALONZO, GUSMAND.

ALONZO.

Qui pénètre en ces lieux?

GUSMAND.

Ah! Seigneur, ah! Madame!
Je frémis de parler, l'horreur remplit mon ame;
Je passais à l'instant aux pieds de nos remparts,
Quels funestes objets ont frappé mes regards?
Plein d'effroi je m'avance, ô crime! ô perfidie!
J'apperçois d'assassins, une troupe hardie,
Accabler un seul homme; &, le fer à la main,

Malgré ses vains efforts, lui déchirer le sein.
Indigné, furieux, je m'élance, m'écrie;
Ils fuyent: qu'ai-je vû ! Carlos presque sans vie.
Il se soulève à peine & prête à s'exhaler,
Son ame se ranime & croyant vous parler;
Il m'adresse ces mots: « Je meurs, ami fidèle,
» Je meurs en l'adorant, du moins veille sur elle.
» Ton bras, cher Alonzo, n'a pu me secourir;
» Dis-lui que je l'aimai jusqu'au dernier soupir;
» Qu'elle me plaigne au moins. » A ces mots il expire.
De ce lâche attentat j'ai couru vous instruire;
Il déchire mon ame, & daignez me charger
D'en chercher les auteurs & de vous en venger.

ALONZO, *qui a observé Rosanore pendant le récit de Gusmand.*

Il suffit, laisses-nous.

(*Gusmand sort.*)

SCENE IV.

ALONZO, ROSANORE.

ROSANORE.

HÉLAS ! je suis tremblante,
Seigneur, ce meurtre affreux me glace d'épouvante.
Vous êtes interdit. Quoi ! vous n'ordonnez pas
Qu'on vous venge à l'instant de ces vils scélérats?

ALONZO.

L'intérêt que tu prends au ſort de ce parjure,
Eclairant mes ſoupçons, confirme mon injure.

ROSANORE.

Quoi, Seigneur!

ALONZO.

Oui, Carlos par ſa mort a payé
L'indigne & lâche affront qu'il fit à l'amitié.
Il eſt mort par mon ordre, & ma fureur jalouſe
Sçaura bientôt lui joindre une perfide épouſe.

ROSANORE.

Dieux! ô Dieux! ô Carlos!

ALONZO.

Cache au moins tes douleurs.

ROSANORE.

Ah! mon ame ſuccombe à cet excès d'horreurs.
Ah, Barbare! il n'eſt plus; ton aveugle furie
De l'ami le plus tendre a pu trancher la vie.
Il était innocent.

ALONZO.

Arrête, il n'eſt plus tems.
« Tes larmes, tes attraits, tes ruſes, tes fermens,
» Pour vaincre mon courroux ſont de trop faibles armes,
» Et ton crime à mes yeux avilit tous tes charmes.
» Ne te prépares pas un ſupplice plus grand;
» Songe qu'il faut périr & que le Ciel t'entend.
» Les ombres de la mort couvrent ce lieu funeſte;
» L'inſtant du repentir eſt le ſeul qui te reſte:
» Profites-en.

ROSANORE, *avec plus de douleur que de colère.*

» Barbare! ainsi donc ta fureur
» Veut m'arracher ensemble & la vie & l'honneur.
» Tu peux verser mon sang; mais avant que je meure,
» A ma gloire, à la tienne, accorde au moins une heure;
» Que mes accusateurs paraissent devant moi,
» Et s'il te reste encore un soupçon, venge-toi.
» Au gré de tes souhaits augmente mon supplice,
» Je ne pourrai du moins t'accuser d'injustice.

ALONZO.

Tu ne me séduis plus.

ROSANORE.

Je m'attends à mon sort.

ALONZO.

Quelle indigne pitié succède à mon transport!

ROSANORE.

Frappe, frappe, Alonzo, la mort la plus terrible,
Après tes vils soupçons, n'a pour moi rien d'horrible.
Hâtes ma triste fin, j'ai la vie en horreur,
Et déjà le trépas est au fond de mon cœur.

ALONZO.

Je demeure immobile, & je sens qu'à sa vue
Ma rage impatiente est pourtant suspendue.
Sa coupable beauté, ses perfides appas,
Même sans m'attendrir ont enchaîné mon bras.
Malgré moi je ne puis qu'adorer l'infidelle.
Sortons: tant que mes yeux se fixeront sur elle;
Ces yeux trop enivrés du plaisir de la voir

Me feront oublier mon funeste devoir;
Et l'honneur dont la voix m'ordonne la vengeance,
En commandant sa mort m'interdit sa présence.

(Il sort.)

SCENE VII.

ROSANORE, *seule.*

ÉPOUX barbare! arrête..... Il respecte mes jours,
Et me perce le cœur par d'odieux discours.
Qu'ai-je fait, Alonzo, pour armer ta furie?
Ingrat! si tu le veux, viens m'arracher la vie;
Mais ne m'outrage point, ne m'ôtes pas ton cœur.
Que dis-je? son amour se mêle à sa fureur.
Son ame impétueuse a cru la calomnie;
Elle verse en son cœur l'affreuse jalousie.
Alzaïde connait ce complot déteſté....
Aux yeux de mon époux montrons la vérité.
Qu'Alonzo va rougir de sa lâche injustice?
Je le sens ses remords deviendront son supplice.
Je le vois à mes pieds confus & prosterné.....
Ah! que l'ingrat y vienne & tout est pardonné.
J'oublierai ses fureurs, que son cœur les oublie,
Ce sera le moment le plus beau de ma vie.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Il fait un peu nuit.

SCÈNE PREMIERE.

ALONZO, *entrant seul dans le désordre du désespoir.*

QUELLE affreuse clarté pénètre dans ces lieux!
Quel spectre menaçant vient s'offrir à mes yeux,
S'attache sur mes pas, me glace d'épouvante?
Que me veux-tu, réponds ombre pâle & sanglante?
C'est Carlos! c'est Carlos! Souvenir plein d'horreur!
Objet tout-à-la-fois de pitié, de terreur,
Laisse-moi, rentre enfin dans le fond de la tombe,
Ne viens point aggraver les maux où je succombe.
Que dis-je? je suis seul & rien ne me poursuit,
Le spectre a disparu dans l'ombre de la nuit.
Ah! si c'est une erreur, cette erreur accablante
Est de la vérité la peinture effrayante.
Carlos, hélas! n'est plus, & de vils assassins
Dans son sang, par mon ordre, ont pu tremper leurs mains.
Il n'est plus!.... Ah! grands Dieux!.... S'il n'était point coupable;

Délivrez-moi du moins du remords qui m'accable.
Quel abîme profond d'horreurs & de forfaits!
J'ai fait percer le cœur de l'ami que j'aimais,
Dans la nuit du tombeau ma femme va le suivre;
Sans doute en ce moment elle a cessé de vivre:
Ce poison sous mes yeux pour elle préparé.....
A quel point le courroux m'a-t-il donc égaré!
Des combats, des remords, une horrible souffrance,
Voilà donc les plaisirs que donne la vengeance!
Je pardonnai cent fois au plus lâche ennemi,
Et je viens d'immoler ma femme & mon ami.
Hélas! que m'a valu ma fureur meurtrière,
Que de me laisser seul dans la nature entière?
Pleure, pleure à-présent! Qui plaindra tes douleurs,
Et quelles mains viendront pour essuyer tes pleurs?
On ne plaint point celui dont le cœur inflexible
Au cri de la pitié demeure inaccessible.

(Il se laisse aller dans un fauteuil.)

SCENE II.

ALONZO, ZANGA.

ZANGA, *dans le fond.*

ROSANORE, sans doute, a fini son destin;
Alzaïde a promit de servir mon dessein.

Achevons. Je me perds. Que m'importe ma vie,
Si je puis voir enfin ma vengeance assouvie?

(Il s'approche d'Alonzo.)

ALONZO, *appercevant Zanga.*

O mon ami!

ZANGA.

Parlez, d'où naissent vos terreurs?

ALONZO, *laissant tomber sa tête sur les mains de Zanga.*

Malheureux!

ZANGA.

Est-ce vous qui repandez des pleurs?

ALONZO.

Insulte-tu, cruel, au tourment qui me presse?
Ah! j'ai poussé trop loin ma fureur vengeresse.

ZANGA.

Mais vos tourments, Seigneur, ne font que commencer.
On vous a bien trompé.

ALONZO, *se levant avec effroi.*

Pourrais-tu le penser?

ZANGA.

J'en suis certain.

ALONZO.

Quel est ce mortel téméraire?
Zanga, livre ce monstre à ma juste colère.....
Ah! qu'il va payer cher.... Quel est-il enfin?

ZANGA.

Moi.

ALONZO, *dans le plus grand trouble.*

Veillé-je? Est-ce une erreur?

ZANGA, *d'un ton amer & fier.*

Non : tu vois devant toi
Ton ennemi mortel. Ta femme eſt innocente ;
Carlos t'aima toujours d'une amitié conſtante ;
Ils n'étaient point unis, le billet était faux.
C'eſt un tranſport pour moi d'avoir cauſé tes maux,
Et c'en eſt un plus grand de te le dire encore.
J'ai haï, j'ai puni l'ennemi que j'abhorre.

ALONZO, *il tombe évanoui aux pieds de Zanga.*

O Ciel! qu'ai-je entendu ?

ZANGA.

Mânes de mes ayeux,
Mânes des Africains jettez ſur moi les yeux.
J'ai vengé cet affront qui terniſſait ma vie ;
J'ai vengé vos trépas, j'ai vengé ma Patrie.
Regardez à mes pieds ce ſuperbe vainqueur,
Abattu, gémiſſant, en proie à la douleur.
L'état où je le vois trompe mon eſpérance,
Il ne ſent plus ſes maux & je perds ma vengeance.

(*Le prenant par le bras.*)

Hola! reveille-toi, mortel audacieux ;
Toi, qui ſubjugues tout, vainqueur ambitieux,
Sors d'un calme honteux, ame noble & ſublime !

ALONZO, *ouvrant les yeux.*

Vil & barbare eſclave !

ZANGA.

Eſpagnol, ma victime,
Tu connais peu celui que tu pus outrager,

Celui que tu forcas toi-même à se venger?
Qui suis-je? un malheureux que tu nommes le More,
Un esclave avili que ce nom deshonore.
Regarde-moi; cinq ans passés dans le malheur,
L'esclavage, la honte & dans le deshonneur,
Ont-ils changé mes traits à n'y point reconnaître
Un roi par ses vertus digne d'être ton maître?
Quand le grand Abdala périt dans les combats,
Ce fut de toi, cruel, qu'il reçut le trépas!
Je combattais alors auprès de sa personne,
J'étais son fils; ..... je vois que ce discours t'étonne:
J'étais son fils, grands Dieux! il ne fut point vengé.
Je te frappe, & soudain de fers je suis chargé,
On m'entraîne en ces lieux, j'y trouve l'esclavage;
Quel en fut le salaire? O déteſtable outrage!
Pourrai-je répéter mon opprobre éternel?
J'y reçus un soufflet de la main d'un mortel.

ALONZO.

O lâche scélérat!

ZANGA.

Tu n'es plus redoutable.]

ALONZO.

O Carlos! ô ma femme! ô douleur qui m'accable!
Dans quel abîme affreux l'amour m'a-t-il conduit?
De ma crédulité quel exécrable fruit!
L'enfer n'a point de maux qui surpassent ma peine.

ZANGA.

Veux-tu que les mépris se joignent à la haine?

Souffrir eſt notre ſort. Eh ! de quoi te plains-tu ?
Supporte le malheur, montre quelque vertu.
Mais ce n'eſt point aſſez, avant que je périſſe,
Je veux à mes fureurs que tu rendes juſtice.
Tu vois devant tes yeux un prince dont ta main
D'un père qu'il aimait a déchiré le ſein ;
Dont tu ravis le trône, & dont tu pus toi-même
Deshonorer le front fait pour le diadême.
Eſclave malheureux, en tous lieux étranger,
Quels biens me reſtaient-ils que ceux de me venger ?
Fils de roi, te punir était mon ſeul empire.
Pleinement ſatisfait je n'ai plus rien à dire.
Adieu, ſçache mourir, ſois homme, imite-moi.

(*Il veut ſe tuer, Alonzo lui arrête le bras. Guſmand, qui entre avec pluſieurs Gardes qui précédent Roſanore, déſarme Zanga.*)

SCENE III.

ROSANORE, ALONZO, GUSMAND, ZANGA, GARDES.

ALONZO, *aux Gardes.*

QUE l'on veille ſur lui.

ROSANORE.

Dieux ! qu'eſt-ce que je voi ?
Je viens ſauver tes jours. La tremblante Alzaïde
Vient de me révéler les crimes d'un perfide.

ALONZO.

Mon épouse!

ROSANORO, *le serrant dans ses bras.*

Alonzo!

ALONZO.

Repousse de tes bras
Un mortel odieux, le plus vil des ingrats;
Un monstre qui n'ayant que sa fureur pour guide,
Fut un ami barbare, un époux parricide.

(*Il se détourne d'elle & se cache le visage avec les mains.*)

ROSANORE.

Lève les yeux sur moi.

ALONZO.

Je tombe à tes genoux.
Quoi! tu ne me hais pas?

ROSANORE, *se jettant dans ses bras.*

Je revois mon époux.

ALONZO.

Mes forfaits sont affreux.

ROSANORE.

Ton remords les expie.

ALONZO.

Me rendra-t-il Carlos, qu'immola ma furie?

ROSANORE.

Ton bras n'est pas coupable, & ce monstre inhumain....

ALONZO.

Mon aveugle courroux a seul guidé sa main.

Avec quel art cruel ce fourbe déteſtable
A tendu ſous mes pas ce piège abominable.
Infortuné Carlos..... Va, monſtre, le trépas
Aux juſtes châtimens ne te ſouſtraira pas.
Qu'on invente un ſupplice auſſi grand que ſon crime.

ZINGA.

Tu craindrais que la mort t'enlevât ta victime!
Un grand cœur ſçait tirer parti de ſes malheurs;
Dans l'état où je ſuis je brave tes fureurs:
Elle ſont ſans effet, tu reſtes ſans vengeance;
Au gré de tes ſouhaits exerce ma conſtance,
Vois ſi je ſçais ſouffrir, appelle tes bourreaux,
Qu'ils inventent exprès des ſupplices nouveaux;
Toi-même contre moi preſſe leur barbarie,
Tu peux dans les tourmens faire finir ma vie;
Mais tu ne pourras pas du moins me mépriſer.
Ces pleurs que la douleur peut me faire verſer,
Ces plaintes & ces cris qu'arrache la torture,
Sont étrangers à l'ame, ils ſont dans la nature.
Mon corps friſſonnera, mon ſang pourra couler;
Mais ce cœur, jamais rien ne pourra l'ébranler.

(*Il ſort ſuivi de quelques Gardes.*)



SCENE IV ET DERNIÈRE.

ALZAIDE, ROSANORE, ALONZO, GARDES.

ALONZO.

JE reste épouvanté de tant de perfidie ;
Mais ma propre fureur, hélas! le justifie.

ALZAÏDE, *d'un ton suppliant.*

Madame....

ROSANORE, *montrant Alzaïde à son époux.*

A sa vertu, qui me sauve le jour,
Oui, je dois tes remords qui prouvent ton amour.
Si Zanga fut cruel, punis-le sans colère;
Méprise un malheureux, la mort lui serait chère.
Que loin de nos climats le barbare entraîné
Emporte le regret de se voir pardonné.

ALONZO.

Ordonne de son sort; ton époux trop coupable
Succombe sous le poids du malheur qui l'accable.
Non, non, ce cœur jamais ne sera consolé;
Le trépas de Carlos, par mon ordre immolé,
De ce moment si doux, empoisonne les charmes,
Et je n'ai plus que toi pour essuyer mes larmes.

Fin de la Pièce.

AVERTISSEMENT.

On trouve chez CAILLEAU, *Libraire-Imprimeur*, *rue Gallande*, *N°*. 64, toutes les Tragédies & Comédies joués depuis quinze ans à Paris ſur les Théâtres modernes; tels que les *Variétés Amuſantes*, aujourd'hui le *Théâtre François de la rue de Richelieu*, l'*Ambigu-Comique*, les *Grands Danſeurs du Roi*, le *Théâtre Français*, *Lyrique & Comique*, &c. &c. &c.